Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 21 (1916)

Artikel: En marge de la guerre
Autor: Bessire, Paul-Otto
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-549810

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

En marge de la guerre

1. Sur les collines d'Ajoie

J'avais pris le chemin qui va sur la colline ;
Mai riait dans le ciel ; de gros nuages blancs
Flânaient sur l'horizon, virginaux, nonchalants.
Les prés étaient fleuris de pâles cardamines.

Les oiseaux dans la haie essayaient leurs chansons,
Deux amoureux, lui, grand, elle, gracile et blonde,
Tous deux ouvrant des yeux étonnés sur le monde,
Erraient dans la forêt aux lourdes frondaisons.

C'était un de ces jours, si rares dans la vie,
Qu'on voudrait arrêter pour fixer le bonheur,
Où tout est allégresse, amour, oubli, douceur,
Les couleurs, une joie, et les sons, mélodie.

On entendait parfois un vague bruit lointain ;
La brise était si douce et le ciel si limpide
Que l'on ne prenait garde à cette voix timide.
... Par un bruit affreux l'air est déchiré soudain.

C'est l'horrible canon que vous venez d'entendre.
A quelques pas d'ici se creuse le fossé,
Immense, sinueux, de fer tout hérissé,
Qui commence en Alsace et se perd dans les Flandres.

Le canon tonne, il hurle et son ululement
Fait taire les oiseaux ; le paysan s'arrête
De labourer son champ ; en secouant la tête,
Il scrute l'horizon d'où part le grondement.

Les amoureux surpris ont desserré l'étreinte
Si douce de leurs doigts. Le ciel paraît moins clair
Et la terre moins bonne. Il a passé dans l'air
Du doute et de l'angoisse. Et la joie est éteinte.

2. La garde montante

Dans la grand'rue on ne voit pas
Beaucoup de monde à l'ordinaire ;
Mais aujourd'hui les militaires
Sur les trottoirs font les cent pas.
Des fillettes trompant les tantes
Qui leur servent de chaperons,
Aux officiers font des yeux ronds.
C'est le moment de la garde montante.

Devant les regards aguichants
Qui les flattent, les émoustillent
Les petits lieutenants frétillent
Et d'un air fat tordent leurs gants,
Avec une joie évidente,
Glissant les yeux en tapinois,
Ils regardent les frais minois.
C'est le moment de la garde montante.

Les collégiens, les étudiants,
Les doctes nourrissons des Muses,
Ne trouvent rien qui les amuse
Dans ce flirtage inconvenant.
Voyez leur mine mécontente
Et cet air d'amoureux transis.
« Partons ! Pourquoi rester ici !
C'est le moment de la garde montante. »

« A cause de ces gringalets
Qui n'ont pas un poil de moustache,
Et si fiers de leur sabretache,
Nous sommes moins que des valets. »
Mais les belles toujours pimpantes
Se moquent bien de ces grincheux.
Lieutenants, pour vous les beaux yeux !
C'est le moment de la garde montante.

Soudain éclate, en joyeux sons,
La fanfare ; basses, trombones
Font accourir maîtres et bonnes
Aux fenêtres de leurs maisons.
Au bruit de la marche entraînante,
Collégiens, jeunes filles, soldats,
Avec entrain marquent le pas.
C'est le moment de la garde montante.

3. Homo homini lupus

Des nuages roses baignent
Dans les ultimes rayons ;
La nuit vient. Dans les vallons
Déjà les formes s'éteignent.

La clarté, du bois, a fui ;
Il se remplit de mystère.
L'animal cruel se terre
Et la mort derrière lui.

Un bruit de feuilles qu'on froisse
Me parvient. Un oiseau fuit;
C'est la lutte dans la nuit.
J'entends un râle d'angoisse.

Du rideau des noirs halliers
S'élève d'un vol rapide
Un faucon ; son bec avide
Ecrase le sacrifié.

Ce drame dans les ténèbres
M'avait laissé frémissant.
Au ciel passait, croassant,
Un vol de corbeaux funèbres.

Encore un âpre animal
Cherchant une créature
A tuer ; dans la nature
Tout n'est-il que crime et mal ?

Mais corrige ce rictus
Qui n'est pas digne d'un sage,
Et souviens-toi de l'adage :
Homo homini lupus.

* * *

J'en faisais l'expérience
Le lendemain ; un ballon
M'en fournit l'occasion,
A quelques pas de la France.

Tout en musant dans les champs,
Je regarde la « chenille »,
Le ballon captif qui brille
Dans les rayons du couchant.

Le monstre apocalyptique
Immobile, en plein azur,
Cible à toucher à coup sûr,
Aux ennemis fait la nique.

« Ah », me dit un paysan,
« Depuis bientôt trois années
La chenille satanée
Se moque des Allemands ».

Il venait de terminer,
Quand s'en viennent à la file
Plusieurs avions ; l'un d'eux file
Sur le ballon enchaîné.

De l'oiseau sinistre tombe
Un obus ; il brise et fend
L'insecte qui descend
Tout en feu, comme une trombe.

Sans s'arrêter dans son vol,
L'avion disparut, rapide.
Sans doute, deux intrépides
Gisaient mourants sur le sol.

* * *

Triste mort sous les décombres !
Et je m'étais attendri
Hier, un faucon ayant pris
Un lapin dans un bois sombre ;

Quand l'homme, boue et limon,
Méchant que rien ne rebute,
Mêle à l'instinct de la brute
L'esprit pervers du démon.

4. Le chant du dragon

Depuis trois ans que le canon fait rage
Combien de fois j'ai sellé mon pur sang !
Dans le Jura, là-bas, tous les villages
M'ont vu passer, mon fier plumet au vent.
Les premiers jours de la terrible guerre,
On nous offrait des fleurs et de la bière.
Salut dragon
Du septième escadron !

Les bons bourgeois vous guettaient sur leur porte ;
« Bonjour, bonjour, les hardis cavaliers !
Mais entrez donc, que l'on vous réconforte.
Voici du pain, du vin frais du cellier.
Approchez-vous de l'âtre qui pétille.
Sans te gêner, verse à boire, ma fille,
Aux beaux dragons
Du septième escadron. »

Ce fut le temps des folles équipées,
Des francs accueils et des propos joyeux.
Quand nous passions, même les plus huppées
Se détournaient, du plaisir plein les yeux.
De plus d'un cœur nous fîmes la conquête,
Car en amour il n'est point de défaite
Pour un dragon
Du septième escadron.

Puis le danger s'éloigna des frontières ;
Chacun reprit ses occupations.
Après le rire et les chansons guerrières,
Il nous restait la lourde faction.
Par monts et vaux, qu'il pleuve, neige ou tonne,
Il doit partir, la consigne l'ordonne,
Le bon dragon
Du septième escadron.

Nous galopons en longues chevauchées ;
Nous connaissons les gîtes éloignés.
La paille chaude, épandue à jonchées
Reçoit nos corps par les trots fatigués.
Nous oublions les plaisirs et la danse,
Pour le moment, l'on étrille et l'on panse,
Chez les dragons
Du septième escadron.

5. Les héros et nous

Vous tous qui combattez pour le droit, la justice,
Modernes paladins, vous que le sacrifice
N'a jamais effrayés ; Croisés de notre temps,
Officiers et soldats, que l'épreuve rapproche,
Martyrs muets, héros sans peur et sans reproche,
Combien nous admirons vos efforts de titans !

Pas à pas, sans répit, comme sans défaillance,
Avec une énergie, avec une vaillance
Qui surprend l'Allemand et qui le fait rageur,
Vous boutez hors de France un agresseur immonde
Qui, par son crime atroce, épouvanta le monde
Et sur qui s'abattit l'anathème vengeur.

Avant qu'il soit longtemps, les cloches de la France
Enverront jusqu'à nous leurs cris de délivrance.
Nous monterons alors au revers des vallons
Où les beaux soirs d'été, l'âme bouleversée
Par la lutte voisine, effroyable, insensée,
Nous écoutions la voix brutale du canon.

Les cloches sonneront la fin des hécatombes ;
La paix adoucira les douleurs de la tombe.
Sur le casque, enlacés, les rameaux de laurier
Liés aux trois couleurs, symbole de courage,
Rappelleront au gars, rentré dans son village,
Qu'il vécut l'épopée en valeureux troupier.

Et nous, qu'aurons-nous fait pendant ces jours d'épreuve ?
Nos aïeux ont donné de leur valeur des preuves,
Mais nous, les héritiers d'un belliqueux passé,
Oserons-nous encore, après la grande guerre,
Oserons-nous lever les yeux comme naguère,
Quand nous rencontrerons un glorieux blessé ?

P.-O. BESSIRE.

Porrentruy, mars 1917.